

Communication
de Monsieur le Professeur Jean LANHER



Séance du 5 mai 2000



Léon FLORENTIN (1875-1937)

“ La Mélanie de Commercy ”

Meusien, Instituteur, Grand mutilé de la guerre de 1914-1918, soutien fidèle de Raymond Poincaré, ami d'André Maginot, éditorialiste du Républicain de l'Est, collaborateur au Journal de Montmédy, Léon Florentin signe chaque semaine, dans la chronique de Commercy, pour le Bulletin meusien, sous le pseudonyme de “ *Artur Bolomé* ”, un billet humoristique consacré à une femme “ imaginaire ”, *Mélanie*, reflet, à travers ses dires et les aventures qu'elle raconte, de la société rurale meusienne des années 30. Ce sont 108 de ces billets, le Bulletin meusien en contient davantage, que Henri Frémont, directeur de cet hebdomadaire publie vraisemblablement en 1932, sur les presses de son journal, à Verdun, dans l'ouvrage intitulé : “ *La Mélanie de Commercy* ”. Il y a fort à parier que sans cette publication, non datée de surcroît, on ne connaîtrait plus beaucoup Léon Florentin. A quoi tient la destinée d'un homme !

Ici à un recueil de textes qui se veulent d'abord un divertissement qui fait la joie de lecteurs ruraux pour la plupart, et qui attendent chaque semaine la parution d'une chronique pleine de verve où ils se retrouvent, mais un divertissement et un amusement qui, à l'examen, un demi-siècle plus tard, se révèlent être un témoignage de civilisation et un document d'histoire. C'est la raison pour laquelle, mes chers Confrères, il m'est apparu que “ *La Mélanie de Commercy* ” ne me paraissait pas indi-

gne de vous être présentée ce soir, d'autant que, ce faisant, nous rendrons hommage à un homme qui mérite que nous rappelions son nom et son existence.

En un mot, qui est Léon Florentin ? Il naît à Euville, aux portes de Commercy, le 27 septembre 1875, au domicile de ses grands-parents maternels, agriculteurs. Il est élève au collège de Commercy, à l'Ecole Supérieure de Vaucouleurs, avant d'entrer à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Commercy. Il est instituteur, comme son grand-père paternel, en 1856. Après un an de service militaire au 54^e R.I. de Bar-le-Duc, il est nommé instituteur en 1857 à Vignot, à l'école dirigée par M. Devôge, dont il épouse la fille en 1899, puis il enseigne à l'école des " Carrières d'Euville ". En 1914, il se porte volontaire pour le front : il est grièvement blessé lors de l'attaque menée par les Allemands sur Verdun en 1916 (la jambe droite arrachée, l'autre gelée) au bois de Consenvoye le 23 février. Fait prisonnier, il est soigné au lazarett de Gemersheim, puis rapatrié à Lyon en octobre. Il est décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre. Il sera Commandeur de l'Ordre de la Légion d'Honneur. Il rentre chez lui en 1917. En 1919, il est nommé à Bar-le-Duc secrétaire de l'Office des Pupilles de la Nation.

Léon Florentin, républicain convaincu, non sectaire, est en toutes circonstances très attaché à la liberté de penser, considérant " *le cléricalisme et l'anti-cléricalisme comme deux plaies sociales* ". Instituteur, laïque comme il se doit, mais petit-fils de paysan par ses grands-parents maternels, il voit dans l'Ecole de la République la voie assurée de la promotion sociale. Non pas " *la décapitation des couches qui ont réussi à s'élever* ", mais " *l'égalité (qui) pour être conforme à la dignité humaine, doit se réaliser par l'ascension des couches inférieures* ". Léon Florentin vit le Front populaire et en approuve les réformes économiques et sociales " *dans ce qu'elles ont de raisonnable et de légitime* ". Observateur du monde des années d'entre les deux guerres, il écrit ceci, qui est tout un programme, que *Mélanie*, en quelque sorte, " mettra en musique " : " *Tout a changé autour de nous. Il faut en prendre son parti. Nous ne retournerons pas en arrière. Et puis, si nous ne sommes pas plus heureux qu'au bon vieux temps, si souvent évoqué, il nous serait bien pénible de vivre comme nos grands-pères* ". (20 février 1937, *Le Républicain de l'Est*).

Il meurt à Bar-le-Duc, le 28 décembre 1937. Il est enterré civilement selon ses volontés expresses, à Vignot. La *Mélanie* va nous dire –mais elle n'est que le porte-voix de Léon Florentin– que tout, effectivement, a changé ; que c'était peut-être mieux dans le Passé et qu'un monde nouveau était en train d'apparaître. Quelle attitude avoir devant cet assaut de la nouveauté sous toutes ses formes ? En pleurer ? En rire ? Se faire

une raison ? Deux démarches à travers le récit de La Mélanie. Une sorte de nostalgie, mais la mutation est en marche. Somme toute, en rire – Attitude intéressante à suivre que celle de cette femme qui se trouve à la charnière entre les dernières manifestations du monde rural traditionnel qui, sans le savoir tout à fait, vit la fin d'un type de vie inchangé depuis des siècles et le monde de la ville qui véhicule avec lui une nouveauté qui va bien plus loin que le Progrès matériel –bonne chose en soi- puisqu'il entraîne le bouleversement complet des mentalités. L'émergence, le mot n'est pas trop fort, d'un nouvel humanisme.

La Mélanie n'est pas " de Commercy ", en ce sens qu'elle n'est pas du bourg. Elle est d'un village des environs, tout comme Léon Florentin. Elle devient, sous la plume de Léon Florentin, le type même de la femme rurale, " basée " en Meuse, certes, mais la femme rurale de tout l'Ouest européen. De même qu'il y a chez Georges Chepfer " *La dame de Saizerais* ", il y a ici " La Mélanie de Commercy ". L'une et l'autre sont enracinées dans leur terroir. Si l'une, la dame de Saizerais, est plus souvent à Nancy en visite, se " *disant* " elle-même devant les Nancéiens éberlués et émerveillés, La Mélanie, elle, reste dans son village, représentative de la ruralité durant le premier tiers du vingtième siècle. Son âge, ici..., je dirais que cela a peu d'importance. Une soixantaine d'années en 1932 ; elle reste à peine inchangée malgré l'époque, dans son vêtement. Elle est habillée – encore – comme sa mère et sa grand-mère. Elle a des " *jambes maigres, sans mollet, à la manière des gailles habituées à la marche et à l'escalade* ". Elle a épousé, en 1857 " *l'Arsène Gratteuil* ", cultivateur comme elle, dont elle a eu deux enfants : " *l'Eugène* ", qui a pris pour femme " *La Gabrielle* ", qui sont eux-mêmes cultivateurs, une fille " *La Mélie* " qui a épousé " *le Julien* ", exploitant agricole lui aussi. Tel est son environnement rural immédiat.

La Mélanie a une nièce, " *La Vévette* ", épouse d'un fonctionnaire des Ponts-et-Chaussées de la Marne, " *le Paulin* ". L'aspect " citadin " du monde opposé au sien. La " saga " est en place pour la thèse à démontrer : le village, sanctuaire du conservatisme, la ville, l'univers envahissant et menaçant. " Le mal ", celui d'en face. " Le bien ", le sien. Le monde de " son " village, s'il est toujours " fermé ", s'entrouvre cependant, malgré elle. La politique intérieure française y est présente, de même que les principaux événements du monde extérieur à la France. La " T.S.F. " n'y est pas pour rien. La Mélanie elle-même est " montée " à Paris, par le train qui s'arrête à Commercy. Elle a visité l'Exposition de 1900, elle a vu le Musée Grévin. Elle a perçu, dans la Capitale, tout un monde porteur de scandale, marqué au coin du " péché ". Elle connaît Nancy et La Pépinière, Saint-Mihiel, Commercy bien sûr, mais ce ne sont là que des escapades furtives. Son point d'attache reste " son " village.

Ce village, son domaine quel est-il –encore- en 1930 ? C'était, mais cela semble être déjà un souvenir, l'école où elle regardait la lanterne magique : “ *C'était si beau...* ”, la mairie, où elle suivait de près les élections municipales, l'église, lieu de rassemblement du dimanche. L'église où désormais seules les femmes vont à la messe. Elle-même, La Mélanie continue à y aller, mais “ *tous les quinze jours seulement...* ” car il n'y a plus de curé à demeure et puis, pour un peu qu'il fasse froid, elle reste à la maison, disant ses prières au coin du feu. Le village, c'était et c'est encore l'auberge où les hommes se retrouvent, ignorant l'église, le lavoir, lieu de rencontre féminin où se font et se défont les réputations. Le village, c'était – mais pour combien de temps encore ?- ce monde fermé, où l'on est entre soi, qui reste le rectangle traversé par la longue rue centrale parcourue matin et soir par les bêtes qui vont à la vaine pâture et qui en reviennent. La Mélanie, sobrement, très précisément, fait surgir des individus, des tableaux, des scènes vivantes qui ont tenté nos plus grands talents. Timidement, l'intérieur des maisons s'ouvre à nos regards qui y découvrent la “ *taque* ”, le placard de la belle chambre, la “ *belle chambre* ”, lieu majestueux et secret où trône la belle armoire, véritable tabernacle, léguée par les parents.

Le village, celui que nous avons encore été un certain nombre à connaître, c'est celui des cycles de fêtes inchangés, que l'on continue encore à célébrer, intensément, même si le côté religieux commence à céder devant la simple célébration festive, les cérémonies familiales qui sont autant d'occasions de mangeailles pantagruéliques : “ *Mon Dieu, dans le temps, qu'est-ce qu'on mangeait, dun... !* ”. Nourritures terrestres, mais aussi “ *spirituelles* ”.

A travers les billets de La Mélanie apparaît, fortement marqué, le sceau de la Tradition, toute une longue théorie de préceptes qui sont autant d'ancrages fixés au plus profond des consciences, de façons de faire et de se comporter inchangés. L'amour de l'argent y tient une place d'autant plus remarquée qu'il est rare et difficile à gagner. Le thème de l'héritage, qui est toujours une “ *bonne affaire...* ” y figure de façon bien établie. La politique, à travers le “ *vote des femmes* ” qui se profile à l'horizon, est un sujet sensible. C'est l'affaire des hommes, uniquement, mais une affaire qui coûte cher : “ *Si je compte* ”, dit-elle à l'Arsène, “ *toutes les chopines que ça nous a déjà coûté* ” (son mari est conseiller municipal), “ *on aurait de quoi s'acheter la T.S.F.* ”. La valse des ministères de la 3^e République finissant la choque profondément. La religion, il serait préférable de parler de la pratique religieuse, reste une des composantes de la vie au village, pour d'autres raisons que celles qui sont du domaine d'une tradition communément admise. Les prêtres se raréfient. Tristesse pour La Mélanie, tristesse pour la *Justine Trouzo*, la vieille de-

moiselle qui ne s'est pas mariée... " *Elle n'avait qu'à faire comme les autres, à se marier ; elle aurait eu cinq ou six gosses, elle en aurait mis deux au séminaire* ", déclare de façon péremptoire l'Arsène, mi sérieux, mi amusé, en homme qui ne va que très rarement à la messe. Opinion, allant au-delà de l'anecdotique, qui est bien le reflet de la mentalité paysanne des villages : un " gosse " que sa mère " met au séminaire " a toutes chances d'échapper à sa condition d'arator ". Devenant " orator ", il a son avenir assuré, comme le " *monsieur le Curé* " de G. Chepfer, qui a " *sa soupe prête pour le restant de ses jours* ". Vocation ou pas, l'idée de promotion sociale est en l'air... " Pratiquer " en outre et aller à la messe le dimanche, c'est contraindre les gens, les hommes en particulier, à " se rechanger ". La pratique religieuse disparue, ou disparaissant, il faut inventer autre chose, c'est ce que suggère, derrière La Mélanie, l'instituteur laïque Léon Florentin. Une " pratique " religieuse qui ne dit pas son nom. Le mariage enfin, en milieu rural, reste la grande affaire. Une affaire obligatoire pour accéder à la société, s'y intégrer et y jouer sa partition. Comme se marie-t-on ? Mariage d'affaires, de convention, d'amour ? La Mélanie dit par le menu comment elle a épousé l'Arsène et comme elle et lui ont été finalement heureux. Une fois le mariage conclu et réalisé, la femme n'a plus " à plaire ". Elle tient sa suprématie de sa maternité, " *Une femme n'est vraiment heureuse que quand elle torche des enfants... Une femme, c'est fait pour avoir des enfants, les soigner, faire la soupe, raccommoier, aller à la fenaison et à la moisson* ". Message ô combien anachronique, mais en prise directe sur une certaine réalité rurale, où l'enfant qui naissait n'était pas l'empêcheur de vivre, mais l'expression de la bénédiction divine.

Nous voici plongés au plus profond d'un type de civilisation matriarcale. La femme mariée, modèle de pudeur, qui ne déboutonnerait même pas sa camisole, mère, maîtresse de maison, est bien celle par qui tout arrive. La Mélanie, à sa façon, a su le faire voir et plus encore le dire. Avec truculence, mais aussi avec émotion et sincérité.

Le spectacle du village, à ce stade et à cette lecture, paraît figé dans une permanence inchangée : cadre reproduit identique à lui-même, habitudes de vie reconduites sur le modèle ancien, mentalités profondes maintenues. On serait tenté de dire que la campagne, entre les deux guerres, constitue un bel équilibre... stable, immuable, soumise qu'elle est aux mêmes impératifs des travaux et des saisons, sous le poids d'une Tradition contraignante et acceptée. Cependant, ce monde, arc-bouté sur lui-même, semble désormais fragilisé et son identité, par comparaison avec celle de la ville toute proche, est en train de se modifier. Ses assurances sont moins nettes. La ville, en un mot, que ce soit Paris ou, plus proches, Nancy, Metz, Verdun, voire Commercy, est en passe d'impo-

ser petit à petit son image tentatrice qui va, à terme, faire basculer ce qui paraissait solidement établi. La Mélanie ne s’y trompe pas elle-même : tout change autour d’elle, elle redéfinit son vieux temps, plus qu’elle ne décrit en réalité un état de fait et elle le fait avec d’autant plus de passion qu’elle sent que ce temps est désormais en train de devenir le “ Passé ”. Un complexe d’infériorité s’installe dans ce monde rural par rapport aux gens de la ville : “ *Qu’est-ce que nous sommes, dun, à côté des gens de la ville ? Pas sans cause que tout chacun veut y aller aujourd’hui* ”. La Mélanie nostalgique, va se laisser aller, sans complexe, à la satire de ce monde nouveau qui sape ses convictions intimes, ses certitudes profondes, en un mot son identité et celle des hommes et des femmes de sa race.

L’exode rural est en train de s’amplifier et de prendre un tour nouveau. Il n’existe pas de famille où un fils –voire tous- ne quittent la Terre pour un poste de fonctionnaire en ville ou d’employé dans une administration ou une entreprise qui n’ont plus aucun rapport avec la terre et la culture : “ *Le plus aîné des deux n’a pas rentré chez eux, quand il a fini son temps aux tringlots, i s’est mis garçon de café. Le deuxième est “ chemin de fer ”. Ah ! il une toute bonne place... C’est lui qui balaye la gare et qui lave les carreaux du train* ”. Les filles, quant à elles, rêvent d’un mariage avec un petit fonctionnaire, le meilleur moyen de mettre fin au fastidieux et pénible travail des champs et de permettre l’insertion dans le monde bruyant, coloré, heureux –apparemment du moins- de la vie plus facile à la ville, “ *loin du derrière des vaches* ”.

La Mélanie, elle, ne s’y laisse pas prendre. Pour elle, il n’y a là que façade et façade trompeuse. Tous ces gens de la ville, comme “ *La Titine de chez l’Hortense qu’est la femme d’un tout petit employé* ”, ne mangent pas “ *rôti-bouilli tous les jours. Ça r’vient ici avec des étalages, mais faudrait voir ce qui a dans leur “ crédence ” et sur leur table* ”. Le critère suprême pour La Mélanie : tout en surface et en apparence, mais rien dans l’armoire –la belle armoire de la “ belle chambre ”. Un hérésie est en train de se commettre. Voici d’ailleurs que tout près d’elle, dans sa propre famille, “ *La Mélie* ”, sa fille, voudrait faire “ *quitter la culture* ” au “ *Julien* ”, son mari. Elle est “ *enragée* ”, cette fille, de s’être mariée avec un homme qui veut rester cultivateur : “ *Foutue bête, que je li ai dit, qu’est-ce qui te manque ?* ”

Rien, sans doute, mais tout à la fois : la ville, tout à côté, que l’on aperçoit lors d’une sortie au marché et qui vous “ renvoie ” au moment des vacances et des congés, ceux du village qui s’y sont installés, pim-pants, fiers et méprisants à l’encontre de ceux qui ne sont pas partis, reste le mirage qui hante les esprits, les remplissant de tristesse et de nostalgie. Les vacances à la mer sont aussi l’apanage des heureux fonc-

tionnaires qui y passent trois semaines à s'exposer sans pudeur au grand soleil des plages. Cela se sait, cela se voit... La Mélanie a compris qu'une partie était en train de s'engager qui, à terme, aboutirait à la désertion totale du tissu rural. Blessée dans sa dignité, elle réagit en femme de la terre, Pour elle, partir, c'est trahir. Il n'y a chez elle plus rien de risible ou de ridicule dans le plaidoyer *pro domo* qu'elle développe. Par son truchement, ce sont toutes les générations de terriens qui revendiquent le droit à la plus éminente des dignités. Le mot n'est pas excessif.

La ville, aussi bien, est un mauvais lieu où l'on risque de se perdre. Un lieu plein de nouveautés qui, par définition -ou peu s'en faut- sont mauvaises. C'est là que commence l'émancipation de la femme. Et nous avons vu comment la femme rurale, selon La Mélanie, est à l'antipode des théories féministes. Paris donne le plus mauvais des exemples. Elle a vu de ses propres yeux, lors de " l'Exposition " où elle est allée, la Tour Eiffel, les Halles, mais aussi le Musée Grévin, où la nudité des personnages l'a profondément choquée : "*l'Arsène me toquait du coude pour que je regarde : c'était pu fort que moi, je ne pouvais pas ; j'avais peur de faire des péchés*". Les femmes de Paris paraissent à notre Mélanie faire peu de cas de la vertu et de la morale auxquelles elle a été habituée.

Ces "*damotes*" - volontiers "*cocottes*" selon elle- constituent un scandale permanent : absence de pudeur, bien sûr, mais aussi, pour beaucoup, amour libre en dehors du cadre du sacro-saint mariage. "*Les femmes-là, c'est les pus heureuses de d'sus de l a terre. Ça boit, ça mange et toujou du bun ; ça va au théâtre, au cinéma, tout partout où est-ce qu'on rigole*". La "*rigolade*". Si elle était montée à Paris, elle se serait mariée et n'aurait jamais accepté de se "*laisser patiner par un tas de mandrins qui ne pensent qu'à la rigolade*". La ville est cause de mauvaises habitudes, qui font mauvais genre. Jugez plutôt. "*la Lucienne*", fille de "*l'Andronique*", une belle fille devenue à Paris "*Madame Zizi*", est de retour au village pour quelques jours. Mademoiselle exige de se laver chaque matin, qui plus est de prendre un bain. Il n'y a pas de baignoire à la maison, aucune dans le village. "*La mère courait haut et bas pour trouver une baignoire. Vous devez bien penser qu'elle n'en a pas trouvé. Dans not'pays, personne ne se baigne, c'est bon pour ces gourgandines-là !*". La "*drôlesse*" n'a pas voulu du cuveau à laver la lessive que son père lui avait préparé ; il fallut donc faire venir une baignoire en émail de CommercY. Au bout de huit jours, la fille regagnait Paris : la baignoire resta et l'on s'en servit comme de "*baignotte*" pour saler le cochon.

Bonheur assuré des citadins ? Ce n'est pas si sûr qu'il y paraît. Les salaires à la ville sont plus souvent maigres que confortables, on y met peu d'argent de côté. "*Nous, à la campagne, on ne gagne peut-être pas*

gros, mais on a de quoi quand même”. Autre vertu du monde rural : malgré la difficulté de la vie et le peu d’argent liquide que l’on manipule, on réussit cependant à économiser. Le monde de la ville est dur. Sous de belles manières, se cache une indifférence aux malheurs des autres qui confine à l’égoïsme le plus noir. On s’envoie au visage, entre femmes, à la ville, tout sourire déployé, des “ chères amies ”, mais l’aide à son prochain ne dépasse pas le stade sucré des belles paroles. “ *Une supposition que la Coralie ait la grippe, j’entrerais chez eux, et je li demanderais : Vos vaches sont-elles tirées, Coralie ? Faut-y aller vous chercher un siau d’eau ? la soupe de l’Agénor est-elle sur le feu ? J’aurais beau li rabâcher : “ Chère amie ”, c’est pas ça qui ferait son ouvrâch. Nous autes, on est à la bonne franquette, et on ne sait pas faire toutes les petites “ cheries ” que vous faites dans les saluns.* ”

Que dire de toutes les nouveautés et de toutes les innovations en tout genre qui s’imposent en ville et qui, inévitablement finissent plus ou moins rapidement par atteindre le monde rural ? Ce que l’on appelle le “ Progrès ”. La mode, le moteur, les techniques nouvelles..., que de choses qui “ agressent ” notre Mélanie et suscitent sa verve impitoyable. La libération de la femme, elle est contre. A chacun sa place, même si, en réalité et malgré les apparences, c’est elle, La Mélanie, à la maison, qui fait marcher le “ train ”.

L’avion fait son apparition : elle appréhende ce mode de locomotion ; dans tous les cas, ce n’est pas elle qui en usera. L’auto ? “ *Ça va trop vite. J’ai peur des arbres. Rien de tel qu’un char-à-bancs* ”. Mais cette auto devenant le symbole de la promotion sociale, pour ne pas être en reste, elle accepterait que ses deux enfants –rien que pour faire la nique aux autres- en fassent l’achat : “ *Je ne suis pas jalouse, loin de là, mais ça m’retourne quand même. Je ne serai contente que quand not’Ugène et not’Mélie en auront chacune une, d’auto. I z’ont autant le moyen que les Brique* ”.

A y regarder de près, La Mélanie, réfractaire à toute innovation, se laisserait appâter elle aussi et contaminer par ce “ Progrès ” qu’elle dénonce par ailleurs. La T.S.F. ? “ *Ça ne m’amuse pas, cette saprée turlutaine-là... Faut-y que ces personnes-là aient la gorge solide quand même, pou qu’on les entende de depuis Paris* ”. Le téléphone ? “ *Qué saprée mécanique... ; ça n’est pas pus gros que not’moulin à café et ça vous cause comme père et mère...* ”. Les appareils ménagers et le matériel agricole qu’elle approche à Bar-le-Duc, à l’Exposition, ne laissent pas indifférente. Dommage que ça coûte si cher... “ *Les gros, bien entendu, ont facile, mais les p’tits comme v’là nous autes... !* ” Cependant, la tentation est grande, signe évident que notre paysanne n’est pas aussi insensible qu’elle

le dit à tout ce qui est nouveauté : “ *La cuisinière électrique, c’est moût commôte pou faire cuire la soupe quand on s’en va...* ” La machine à traite, les “ *batteries* ” -les batteuses- qui marchent toutes seules, la déchargeuse de foin..., que d’outils dont il s’en faut de peu qu’ils n’apparaissent indispensables. L’eau courante..., “ *qu’on amène dans des tuyaux...* ” Cette fois, elle est convaincue, malgré l’aventure survenue à Nancy, où elle était allée à une communion : “ *Les cabinets sont si propres qu’on y mangerait la soupe ainsi tellement que ça reluit* ”. Mais écoutons son récit : “ *Même qui m’a bien arrivé la drôle d’aventure avé le jeu d’eau qui est dedans. Je m’avais accrochée après la chaîne qui pend pou m’aider à me r’lever. Je vous fiche mon billet que je n’ai pas attendu la Saint-Georges pour décrocher de d’sus la lunette. V’là encore bin les rutes inventions qui z’ont à c’t’heure. Je n’en ai pas soufflé mot, comme vous pensez bin ; mais j’ai resté mouillée toute la grande journée...* ”

Le progrès et les techniques modernes ont du bon, à condition de savoir s’en servir. La Mélanie sait démêler l’indispensable de ce qui est futile, mais après une première phase d’observation toujours et automatiquement réticente.

Son opposition reste grande à tout ce qui touche au nouveau comportement qui s’installe et qui a trait à la façon de mettre au monde ses enfants –il n’y a rien cependant de plus naturel- et à leur éducation. Voici que sa filleule – “ *la Vévette* ” - qui attend un enfant, va aller accoucher à “ *l’hôpital* ”. Une mode nouvelle qui consiste à se rendre à la maternité... “ *Aller à l’hôpital quand on a les moyens ! Jamais je ne pourrai m’y habituer !* ” Pourquoi aller ensuite à la consultation des nourrissons à Commercy ? Cela coûte cher, vous dérange dans vos habitudes pour un résultat nul. “ *Elle se coit (la Vévette) bin pus maline que nous autes parce qu’elle va tous les mois à Commercy faire peser le p’tiot et écouter toutes les histoires qu’on leur z’y raconte... Je cois que pus qu’on en fait autour des gosses aujourd’hui, moins qu’i viennent* ”.

Le choix des prénoms, en outre, vient imposer, au lieu de “ *Philogène, d’Oscar, d’Arsène* ”, des “ *Jacques...* ; *c’est la môte...* *Le pauw’gamin* ”, des “ *Urbains : y en jamais eu des Urbains chez nous ?* ” Où va décidément se nicher la mode. La Mélanie y est farouchement opposée pour la raison simple – mais suffisante- que cela ne se faisait pas de son temps. Passe pour le matériel agricole et pour l’amélioration, qu’il faut bien admettre, des conditions de vie et du travail des champs, mais la concession s’arrête là.

La façon de se divertir ? La danse, par exemple. Les jeunes qui pratiquent le “ *jâze* ”, au lieu de danser les “ *polkas, les mazurkas et les quadrilles...* *tournent, détournent...*, *des fois marchent...* *que c’en est à mourir*

de rire ". Mais quel spectacle désolant aussi : les garçons ne connaissent pas les belles manières qui consistaient à mettre leur mouchoir " *dans l'dos des danseuses pou ne pas salir leur corsache* ". Les filles, de plus, ont au bal " *des airs délurés, faut voir, avec leurs cheveux coupés, leurs petites cottes qui ne leur z'y vont pas seulement jusqu'aux genoux. Pus de belles manières comme dans not'temps...* " Il paraît clair à La Mélanie que le mal s'installe par la femme qui se libère de toute contrainte, en même temps qu'elle cède à la mode vestimentaire.

Quitter la terre, aller ville, faire la " *damote* ", revenir au village avec des airs conquérants, en conduisant sa propre auto—ou celle du mari, traité de " *cornichon* " pour avoir consenti à la femme cette concession-, c'est nécessairement véhiculer des idées malsaines, qui débouchent sur des comportements contraires aux bonnes mœurs. Une nouvelle façon de faire qui substitue au travail le plaisir, à la vertu le vice. Que les hommes conduisent leur voiture et fument... c'est leur droit. Mais les femmes ! La Mélanie a invité au repas du nouvel an le receveur, *le Julien, l'Ugène* et leurs femmes. Au moment du dessert, sans crier gare, " *voilà bin les trois garces-là qui se mettent à fumer. Dieu de la vie ! La saprée brunette du receveur faisait pourtant repasser la fumée par le nez. On dira ce qu'on voudra, mais c'est putôt "peut" pour une femme, là, que de fumer* ".

Rien n'effraie plus les dames maintenant. Les voilà affranchies. Faire du parachutisme, pourquoi ne serait-ce pas une affaire de femme ? La Mélanie se rend, curieuse, un après-midi de juin à un largage de parachutistes à Nancy. Une femme participe à la démonstration. Devant la foule massée et ébahie, la jeune femme saute de l'avion, le parachute s'ouvre et descend lentement... " *Tout chacun la regardait. Mon Dieu, que j'me disais, pourvu qu'elle ait des culottes fermées ! Les femmes-là, elles ont le diable au corps* ". Le mot est lâché. Toutes ces activités nouvelles confinent à la " *diablerie* " ; elles conduisent en tout cas au mal.

La mode féminine, le nouveau style vestimentaire qui se substitue à l'ancien dès les années 30, époque où les dames commencent à fréquenter les salons de coiffure et à se faire couper les cheveux (" *Faut-y les couper, faut-y* " de G. Chepfer, est de 1935) constituent pour La Mélanie le scandale par excellence. Etre à la page justifie tout. Le maître-mot de l'époque va conduire à tous les dérèglements et à tous les excès. La Mélanie avait donné, pour son mariage, à La Mélie, " *une douzaine de belles chemises... belles, bonnes... que personne n'a osé mettre* ". Le legs de la grand-mère ! Un jour, elle entre chez sa fille et surprend sa " *saprée mâtine à couper là-dedans à coups de ciseaux... Elle avait pourtant coupé en-dessous des bras et cousu des bretelles* ". Cris d'horreur, de la mère à la fille : " *En v'là du joli que t'as fait là. Tè veux dun ressembler à une créature ? Qu'est-ce*

que t'as dun dans la tête ?” Qui plus est, le Julien, le mari, n’a rien à redire là contre. Elle s’attire d’ailleurs, de la part de son gendre, cette réponse qui en dit long sur l’état de “déchéance” atteint : “Taisez-vous, que m’a dit le Julien qui rentrait de la charrue, vous n’êtes plus à la page – Pus à la page, que j’ai dit en claquant la porte : je m’en vas cacher ma honte au coin de noîfeu. Toi, mon garçon, si t’arrive des “dieries”, ne viens pas te plaindre...” Cet acte de sa fille est pour elle on peut plus sacrilège : des années de constitution d’un trésor amoureusement accumulé anéanti en un moment : “Et vous coyez que je ne suis pas désolée !” Cette recherche de la nudité, qui s’empare de la gent féminine désireuse de faire valoir son corps sans complexe, qui a pris naissance en ville et qui gagne jusqu’aux campagnes, reste pour La Mélanie le vrai critère de perversion. Les robes de soirée ou de bal ne “cachent” plus rien du tout. Ces dames portent des socquettes qui laissent les jambes nues. Les chaussures sont si fines qu’elles paraissent autant dire ne pas avoir de semelles. Les bas, diaphanes, ne sont “pas plus solides que des toiles d’araignées...” Et les dessous... ? “C’est donc dommage que ça s’habille si court. Son cotillon, li va à moitié des cuisses ; elle vous a des grandes jambes là-dessous que c’en est une bénédiction”. “La Vêvette” prend un malin plaisir, d’ailleurs, à étaler, sous les yeux ébahis de La Mélanie, “un tas de p’tites affaires roses, mauves, bleues, vertes” : “Voilà ce qu’on met aujourd’hui, ma bonne marraine”, lui dit-elle, “cela remplace à la fois la chemise et le pantalon”. “Dieu du ciel ! Ça tiendrait dans un porte-monnaie. Bin, vous m’coirez si vous voulez, j’aime enco mieux mes six douzaines de bonnes chemises de toile filée par la maman Nanette et mes culottes de futaine pour l’hiver. L’été, je n’en mets point...”

Alors que la maîtresse de maison hier mettait son point d’honneur à confectionner, pour des raisons d’économie évidentes, le maximum de choses à la maison, voici que maintenant on jette l’argent par les fenêtres, sous couleur de mode et de vouloir ne pas paraître moins que les gens de la ville. Le goût du luxe s’installe – Plus de “bamboches” mais “des p’tiots patins avé des pompons dessus” ; plus de tabliers de cuisine, mais “des blouses roses, bleues, quèque chose de tout à fait salissant” ; plus de caraco ni de cotte, mais “des peignoirs comme des robes avé des fanfreluches”. Dépenses inutiles et ruineuses. La Mélanie fait partie de cette génération qui ne gagnait rien ou presque, qui ne “voyait” pas d’argent et qui cependant économisait et achetait des champs, que les enfants s’empresseraient quelquefois de “bazarder” lorsque les parents n’y seraient plus.

C’est toute la civilisation en marche que La Mélanie dénonce, sans ménagement, faite de nombreux schémas de pensée que vont adopter même ceux qui jusque là étaient les tenants de la mode ancienne ancrée au plus profond d’eux-mêmes. Cela va très loin et annonce des bouleverse-

ments que nous sommes, en cette fin du XX^{ème} siècle, en train d'expérimenter... Le culte sacré du nudisme et du soleil des plages à tout coup, du besoin quotidien et constant de " *se laver* " ... Indispensable, croyons-nous. Et nous avons raison, mais pour notre Mélanie, née en 1870, et qui n'a jamais pris de bain de sa vie, " *se mettre ainsi toutes nues, ce n'est pas le fait des femmes sérieuses...* " Ce sont des " *poisons, des donzelles... des créatures. Je me demande un peu ce qu'elles ont de mieux que nous autes... Tous les matins, ça passe quasiment pus d'une bonne demi-heure à s'nettoyer du haut en bas... Ca s'baigne aussi souvent que nos canes dans le " guéyoir ". Nous autes, est-ce qu'on a le temps de faire des " âties " comme ça... ? Aurait fallu bon que je me mette devant note " pierre d'eau ", avé un miroir devant moi et que je me bichonne. L'Arsène aurait fait une belle vie, dans les temps, quand j'étais pus jeune. L'aurait bien cru que c'était pou attirer les galants...* " Peut-on aller plus loin dans l'opposition aux nouvelles façons de faire et à la civilisation " *de la baignoire et de la plage ?* "

Les vacances, la civilisation des loisirs à tout prix, le brunissage obligatoire et total, sont perçus par La Mélanie comme autant de signes particuliers d'un phénomène général, lui-même symbole de temps nouveaux. La tenue de plage que les magazines de mode commencent à vulgariser choque notre Mélanie. " *Je te flanque mon billet que ça n'est pas du tout comme i faut. Je vois bin, su le journal de môte, l'affichage qu'on met : un espèce de p'tit " cançon " qui remonte un peu pus que les " cançons " d'homme et qui vous descend pas seulement jusqu'à la moitié des cuisses. Et te cois que c'est convenâbe ? C'est de la concupiscence toute pure, comme disait not'pawm'ssieu le curé Bracot ; que le Bon Dieu ait son âme* ". Le curé Bracot est mort, celui qui prêchait du haut de la chaire et qui rappelait l'existence du péché. La Tradition –celle qu'il maintenait– est en train de céder devant une autre conception de l'existence. La Mélanie, excessive dans ses propos qui dénoncent tout d'un bloc, est à elle seule un symbole. Léon Florentin, par l'humour de sa " *dame de Commercy* ", a campé un personnage de l'ancien temps, qui porte un jugement à l'emporte-pièce sur nos temps modernes, lesquels n'en finissent pas d'aller encore et toujours un peu plus loin, à la recherche d'un nouvel humanisme...

La *Mélanie de Commercy*, une comédie. Mais du rire à l'Histoire, de l'humour à l'ethnologie. Le parallèle s'impose entre Léon Florentin et George Chepfer. Léon Florentin, s'il n'imité pas tout à fait George Chepfer, adopte la même méthode, appliqué à la même finalité, en utilisant le même procédé. A savoir la création de toutes pièces d'un type de femme, porte-parole du monde rural, par laquelle tout, de la vie en mutation qui va s'accéléralant, va être passé en revue. Peut-être Léon Florentin est-il plus paysan que George Chepfer. Le premier est issu du monde paysan. Il reste paysan parmi les paysans. George Chepfer est plus citadin. Léon Floren-

tin fait “ dire ” sa Mélanie. George Chepfer est avant tout un metteur en scène, un homme de théâtre, sa “ *dame de Saizerais* ” raconte, elle aussi, mais du haut des “ planches ” d’un théâtre.

Il reste que Léon Florentin a des trouvailles extraordinaires qui sont la marque d’un non moins remarquable observateur d’une société dans laquelle il est immergé, servi par un style particulièrement adapté, qui jour des multiples possibilités que lui procure un heureux mélange d’une langue française très pure, où les tours régionaux introduisent une couleur locale jamais inadaptée à l’objet et à la description voulus.

En définitive, et pour terminer, c’est à l’instituteur, l’instituteur de la 3^e République, que je rends hommage ici. Léon Florentin, comme beaucoup d’autres de ses collègues issus des écoles normales, ont non seulement formé des élèves et des citoyens, mais aussi par les écrits qu’ils ont commis, ils ont participé à une meilleure approche de la France rurale, au moment où la société traditionnelle commençait à basculer vers Autre chose. Une chose qui n’a pas fini de nous étonner, même nous, les Anciens déjà, qui avons la chance de connaître l’an 2000.